

BASSANIO.

Je n'en sais pas ici
De plus fort. — Il raconte et dit plus en deux heures
Qu'il ne fait en deux ans.

ANTONIO, *gravement*.

Fort bien!

BASSANIO.

Sait les demeures
Des femmes.

ANTONIO.

C'est fort bien! Mais sachons, mon ami,
Cette histoire qu'hier vous fites à demi
Sur cette jeune femme et ce pèlerinage.

BASSANIO, *s'asseyant à côté d'Antonio*.

La voici. — Vous savez qu'à mon dernier voyage,
Pour faire bonne mine et briller un moment,
Je mis mon patrimoine en grand délabrement.
— Je ne m'afflige pas d'avoir peu de fortune,
Mais des dettes que j'ai la liste m'importune;
Vous êtes, Antonio, mon plus fort créancier,
Et pourtant je ne sais à qui me confier
Si ce n'est à vous-même.

ANTONIO.

Eh! faites-moi connaître,
Bassanio, votre dette et ce qu'elle peut être.
Si, comme j'en suis sûr, rien n'est contre l'honneur,
A tout engagement je souscris de grand cœur
Pour ma bourse, mes biens, ma vie et mon épée.

BASSANIO.

Pour trois jours.

SHYLOCK.

Trois jours ? Bi

BASSANIO.

A mon nom Antonio substituera le sien.

SHYLOCK.

Antonio ? Bien.

BASSANIO.

Et puis-je en être sûr ?

SHYLOCK.

Trois mille !

A part.

Pour trois jours ! Antonio s'engage ; il est facile !

BASSANIO.

Votre mot ?

SHYLOCK.

Il est bon ?

BASSANIO.

Vous a-t-on dit jamais

Le contraire ?

SHYLOCK.

Oh ! non, non, non, vous dis-je ! non ! mais,
 En disant qu'il est bon, je veux vous faire entendre
 Qu'il suffit, qu'il est sûr. — Cependant, à tout prendre,
 Ses moyens ne sont là qu'en supposition.
 Je lui vois un vaisseau pour chaque nation,

JESSICA. *Elle lui donne sa main qu'il couvre de baisers.*

Oui, car c'est vous, quel autre en connaît le mystère?
 Quel autre sait que j'aime un homme sur la terre,
 Et que je viens ici me mettre en son pouvoir?
 Heureuse qu'il soit nuit, et qu'on ne puisse voir
 De quel déguisement je me couvre dans l'ombre!
 Mais l'Amour est aveugle et le ciel est bien sombre :
 Seule, je rougirai d'avoir pu m'oublier
 Jusqu'à prendre pour vous l'habit d'un cavalier.
 — Gardez cette cassette, elle en vaut bien la peine.

LORENZO *la passe à Gratiano.*

Qu'importe! viens! partons!

JESSICA.

Non. Elle n'est pas pleine,
 Et j'y veux ajouter encore un diamant.

LORENZO.

Non; Jessica, venez.

JESSICA.

Attendez un moment.

Elle rentre.

GRATIANO.

Eh! par mon chaperon! cette charmante fille*
 Est juive si l'on veut; moi, je la dis gentille.

LORENZO.

Ami, je la crois sage, et belle je la vois;

* Now, by my hood, a gentile, and no Jew.

BASSANIO.

Nous deux !

PORTIA.

Vous m'effrayez.

On vous écoute. Allez choisir avec prudence ;
Pour moi, je dois attendre et prier en silence.

*Elle lui remet la baguette et demeure à l'écart,
voilée et recueillie.*

BASSANIO, *tenant la baguette d'or dans sa main.*

Or, argent, plomb, choisir ! Dans le choix d'un métal
Trouver un avenir bienheureux ou fatal !
Caprice d'un mourant, tu vas régler ma vie !
Hasard, viens donc régner ! que ta loi soit suivie !
Viens d'un vol inégal, viens, je ne serai pas
Le premier dont ton aile aura sauvé les pas.

Il va examiner les coffres.

GRATIANO.

S'il gagne, j'ai gagné.

NERISSA.

Oui.

GRATIANO.

J'ai votre promesse,

Votre main ?

NERISSA.

Nous verrons.

GRATIANO.

Quand l'aurai-je ?

PORTIA.

Sois prompte,
Et partons. Il ne faut jamais de fausse honte
Quand, pour faire le bien, on risque un peu pour soi.
Tu vas donc t'embarquer pour Venise, avec moi :
Du danger d'Antonio je veux savoir les suites ;
Si le juif près du doge entame ses poursuites,
Je puis le protéger sans effort apparent,
Par le vieux sénateur Bellario, mon parent.
Nos maris nous verront bientôt sans nous connaître.
— Je veux prendre le ton d'un joyeux petit-maître ;
Je mettrai le manteau, la dague et l'éperon ;
Je parlerai bataille en jeune fanfaron ;
Je dirai les amours des femmes de Venise
Qui glissent des billets dans ma main, à l'église ;
Je gage qu'il me parle et ne me connaît pas.

NERISSA, *marchant.*

J'aurai bien de la peine à faire de grands pas.

PORTIA.

Tu t'accoutumeras à cette mascarade ;
De tes projets hardis tu fais toujours parade.
Eh bien, nous allons voir, sous l'habit d'un garçon,
Qui de nous deux, ma chère, a meilleure façon.

La scène change et représente Venise et le Rialto.
Première décoration.

TUBAL.

Que votre fille a légère cervelle !
On m'a dit qu'elle avait, dans un soir, dépensé
Quatre-vingts ducats.

SHYLOCK, *profondément triste.*

Oh ! oh ! tu m'as enfoncé
Le poignard dans le cœur. Oh ! mes ducats, ma bourse,
Vous reverrai-je encor ?

TUBAL, *poursuivant.*

Dans ma dernière course,
J'ai vu des créanciers d'Antonio, qui m'ont dit
Qu'il ferait banqueroute, et n'avait nul crédit.

SHYLOCK, *passant à une joie excessive
et se frottant les mains.*

C'est bon ! il souffrira, j'en ai l'âme ravié !
Je le torturerai, j'arracherai sa vie.

TUBAL, *poursuivant.*

Et l'un d'eux me montrait encor tout triomphant
L'anneau que pour un singe il eut de votre enfant.

SHYLOCK, *désolé.*

Pour un singe, ah ! donner ma turquoise ! C'est elle,
J'en suis sûr. Elle était d'une couleur si belle !
Je l'eus de Scah, jadis, étant garçon encor ;
Elle valait trois fois, cent fois, ce que vaut d'or
Un désert tout rempli de singes.

SHYLOCK.

Non? Eh bien donc, que cet homme
Aille chercher l'argent au diable; moi, je sors.

PORTIA.

Non. Arrêtez ce juif... Ah! tu n'es pas dehors!

Il prend le livre de la loi.

Regarde. Il est porté dans les lois de Venise
Que lorsqu'un étranger aura fait entreprise,
Par indirecte voie ou par quelque moyen,
Quelque projet direct, aux jours d'un citoyen,
La moitié de ses biens doit être abandonnée
A ce Vénitien, l'autre à l'État donnée :
C'est ta position. Comme, en outre, la loi
Prescrit la mort, approche ici, prosterne-toi,
Viens aux pieds de la cour crier miséricorde.

GRATIANO.

Va donc t'agenouiller et demande une corde!
Pour en acheter une, il ne te reste rien.

LE DOGE.

Afin de te montrer quel est l'esprit chrétien,
Et de combien nos mœurs l'emportent sur les tiennes,
Je suis libre, d'après nos coutumes anciennes,
De t'accorder la vie, et je le fais avant
Ta prière à la cour de te laisser vivant.
J'ajoute que tu peux nous faire la demande
De restreindre ta perte au montant d'une amende.

SHYLOCK.

Eh bien, prenez ma vie, et tout, car puis-je encor

SCÈNE VIII

ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO,
PORTIA, NERISSA.

BASSANIO, à Portia, qui se cache à demi.

Vous nous avez sauvés d'une infortune telle,
Moi surtout, que, honteux de cette bagatelle,
Je voudrais vous offrir les trois mille ducats
Dus au juif.

ANTONIO.

Qui de nous peut faire assez de cas
De vos rares talents et de votre éloquence !
Que ne vous dois-je pas pour ce bienfait immense !

PORTIA.

Le plaisir que j'éprouve en voyant nos succès
Me paye entièrement des peines du procès ;
Jamais plus que cela je ne fus mercenaire.

BASSANIO.

Quittez pour cette fois votre usage ordinaire,
Acceptez quelque chose.

PORTIA.

Eh bien, je veux céder !
Je cherche ce qu'ici je puis vous demander...

BASSANIO.

Elle m'a fait jurer...

PORTIA.

A moins que d'être folle,
 Se peut-elle irriter pour une babilole
 Qui ne pourrait valoir ce que pour vous j'ai fait !
 Adieu, sortons d'ici.

Elle sort avec Nerissa.

SCÈNE IX

ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO.

ANTONIO.

Moi, je pense, en effet,
 Que pour lui c'est bien peu que son désir l'emporte
 Sur vos vœux !

BASSANIO.

L'amitié sera donc la plus forte.
 Vous le voulez...

A Gratiano.

Va, cours, donne-lui cet anneau.

Gratiano sort.

Nous, volons à Belmont m'excuser d'un cadeau
 Que je n'ai pu, malgré la voix qui nous convie,
 Accorder qu'à celui qui vous sauva la vie.

La scène change et représente le palais de Portia, à Belmont.
 On aperçoit ce palais au fond d'une avenue. Bâtiment italien. Il fait nuit.

Ce flambeau dans la nuit jette un faible rayon
Comme en un monde impur une belle action.

NERISSA.

Je ne le voyais pas lorsque brillait la lune.

PORTIA.

Auprès des grands pâlit la petite fortune ;
A côté d'une gloire, une célébrité.

LORENZO.

Mais, Jessica, j'entends parler ; en vérité,
C'est la voix de Portia.

PORTIA.

Quoi ! m'ont-ils reconnue

A ma voix ?

LORENZO.

Oui ; chez vous, soyez la bienvenue :
Vos époux sont encore à voyager.

PORTIA.

Eh bien,
Comme ils vont revenir, ne leur racontez rien
De notre courte absence. On les voit sur la route,
Je le sais...

On entend un cor de chasse.

Mais le cor...

LORENZO.

Ah ! ce sont eux sans doute.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BASSANIO, ANTONIO,
GRATIANO.

PORTIA.

C'est donc vous, voyageur?

BASSANIO.

Moi-même, ou plutôt nous!

Car, ma belle Portia, j'amène à vos genoux
Antonio, mon ami : celui de qui la vie
Était, et pour moi seul, par le juif poursuivie,
Celui qui succombait pour un heureux absent,
Celui qui rachetait mon bonheur de son sang.
Le voilà!

PORTIA.

Votre dette est au moins acquittée
Envers votre ami?

BASSANIO.

Oui, car je vous ai quittée.

PORTIA.

Sacrifice bien grand!

BASSANIO.

Plus que vous ne pensez!
Il me rend mieux justice et dit...

LE MORE DE VENISE

— OTHELLO —

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

Le 24 octobre 1829

Come high or low !

SHAKSPEARE.

Je voudrais bien savoir si la grande règle
de toutes les règles n'est pas de plaire ?
Laissons-nous aller de bonne foi aux choses
qui nous prennent par les entrailles, et ne
cherchons point de raisonnements pour
nous empêcher d'avoir du plaisir.

MOLIÈRE.

grand homme n'a surgi, homme de pensée ou homme d'action, qui n'ait créé et mis en œuvre un système; avec cette différence que le penseur est bien supérieur à l'autre en ce qu'il vit dans ses idées, règne par les idées, les présente toutes nues, pures des souillures de la vie, libres de ses accidents, et ne leur devant rien; tandis que l'autre, capitaine ou législateur, jeté dans un océan de circonstances, élevé par une vague, précipité par l'autre, entraîné par un courant dont il cherche à profiter, change vingt fois de route, de projets et de plans, oubliant le principe qu'il a voulu mettre au jour, et faisant souvent céder sa conviction à sa fortune.

Le mot justifié, redescendons, pour l'appliquer, aux deux systèmes dramatiques qui occupent quelques esprits, l'un par son agonie, l'autre par sa naissance.

Je veux suivre avec vous le même ordre que j'ai établi tout à l'heure et parler d'abord de la composition des œuvres.

Grâce au ciel, le vieux trépied des unités sur lequel s'asseyait Melpomène, assez gauchement quelquefois, n'a plus aujourd'hui que la seule base solide que l'on ne puisse lui ôter : l'unité d'intérêt dans l'action. On sourit de pitié quand on lit dans un de nos écrivains : Le spectateur n'est que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Car autant eût valu dire : « Le lecteur ne met que quatre heures à lire tel poème ou tel roman; il ne faut donc pas que son action dure plus de quatre heures. » Cette phrase résume toutes les erreurs qui naquirent de la première. Mais il ne suffit pas de s'être affranchi de ces entraves pesantes; il faut encore effacer l'esprit étroit qui les a créées.

Venez, et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

grandes lueurs dans ces ombres, à arrêter de belles formes dans ce chaos; leurs œuvres furent de magnifiques exceptions, on les prit pour des règles. Le reste est tombé dans l'ornière commune de cette fausse route.

Il n'est pourtant pas impossible qu'il se trouve encore des hommes qui parlent bien cette langue morte. Dans le quinzième siècle, on écrivait des discours en latin qui étaient fort estimés.

Pour moi, je crois qu'il ne serait pas difficile de prouver que la puissance qui nous retint si longtemps dans ce monde de convention, que la muse de cette tragédie secondaire fut la Politesse. Oui, ce fut elle certainement. Elle seule était capable de bannir à la fois les caractères vrais, comme grossiers; le langage simple comme trivial; l'idéalité de la philosophie et des passions, comme extravagance; la poésie, comme bizarre.

La Politesse, quoique fille de la cour, fut et sera toujours niveleuse, elle efface et aplanit tout; ni trop haut ni trop bas est sa devise. Elle n'entend pas la Nature qui crie de toutes parts au génie comme Macbeth : Viens haut ou bas. — Come high or low!

L'homme est exalté ou simple; autrement il est faux. Le poète saura donc à l'avenir que montrer l'homme tel qu'il est, c'est déjà émouvoir. En vérité, je n'ai nul besoin de toucher dès l'abord le fil toujours pressenti d'une action pour m'intéresser à un caractère tracé avec vérité; on m'a déjà ému si l'on m'a présenté l'image d'une vraie créature de Dieu. Je l'aime parce qu'elle est, et que je la reconnais à sa marche, à son langage, à tout son air, pour un être vivant jeté sur le monde, ainsi que moi, comme pâture à la destinée; mais que cet être soit, ou sinon je romps avec lui.

LE MORE DE VENISE

— OTHELLO —

PERSONNAGES

ET DISTRIBUTION DES ROLES

TELLE QU'ELLE A EU LIEU A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le 24 octobre 1829

LE DOGE DE VENISE. . .	M. SAINT-AULAIRE.
BRABANTIO, sénateur, père de Desdemona.	M. DESMOUSSEAUX.
OTHELLO, le More.	M. JOANNY.
CASSIO, son lieutenant.	M. DAVID.
YAGO, son enseigne.	M. PERRIER.
LUDOVICO, parent de Bra- bantio, envoyé du Sénat.	M. GEFFROY.
RODRIGO, jeune gentilhomme vénitien.	M. MENJAUD.
MONTANO, gouverneur de Chy- pre pour Venise avant l'arrivée d'Othello.	
UN HÉRAUT.	M. MONTIGNY.
DESDEMONA, fille de Bra- bantio, femme d'Othello.	M ^{lle} MARS.
EMILIA, femme d'Yago, sui- vante de Desdemona.	M ^{me} TOUSEZ.
BIANCA, courtisane de Venise, maitresse de Cassio, amenée par lui à Chypre.	
Sénateurs.	
Officiers de Venise et de Chypre.	
Matelots; soldats de Venise; femmes de la suite de Desdemo- na; peuple de Venise et de Chypre.	

RODRIGO, *saluant avec ironie et affectation.*

Honnête et pacifique,

Je...

BRABANTIO.

Vous êtes un drôle!

YAGO, *saluant et riant.*

Et vous un magnifique

Seigneur!

BRABANTIO.

Les insolents!

RODRIGO.

Seigneur, je prends sur moi
De payer le procès aux mains des gens de loi
S'il est vrai qu'à présent votre fille est chez elle.
Visitez la maison, sa chambre et sa ruelle,
Appelez-la partout, et vous verrez.

BRABANTIO.

Mes gens!

De la lumière*!

Il rentre chez lui et éveille toute la maison.

* Je ne pense pas que personne regrette les expressions par trop énergiques dont se sert Yago dans cette scène, et particulièrement celles de cette phrase qui commence par :

I am one, sir, that comes to tell you, etc.

et que je n'achève pas, par respect pour quelques femmes qui savent l'anglais. Tous les acteurs célèbres de l'Angleterre,

Que le moindre sourire à son âge échappé
 La couvre de rougeur. — Et me croire trompé ?
 Croire que, sans l'effort d'une puissance occulte,
 Elle ait payé mes soins paternels par l'insulte ?
 C'est impossible !

OTHELLO.

Eh bien, seigneurs, permettez-nous
 De la faire paraître un instant devant vous.
 Son père jugera lui-même s'il s'abuse :
 Je me livre à la mort si son aveu m'accuse.

LE DOGE.

Que Desdemona vienne elle-même au palais.
 Que plusieurs officiers partent.

OTHELLO.

Conduisez-les,
 Yago ! vous connaissez sa nouvelle demeure ;
 Dites-lui qu'au sénat il faut venir sur l'heure.

*Le Doge fait un geste, et des officiers vont la chercher.
 Yago sort avec eux après avoir fait un signe d'intelligence à Rodrigo, qui s'évade et le suit.*

En l'attendant, seigneurs, aussi sincèrement
 Que l'on confesse au Ciel un secret sentiment,
 Je vais vous exposer comment la jeune femme
 A reçu mon amour et m'a livré son âme.

LE DOGE.

Parlez.

OTHELLO.

Son père alors m'aimait et très souvent



ACTE DEUXIÈME

DANS L'ILE DE CHYPRE

Une plate-forme d'où l'on découvre la mer et le port. A gauche de la scène, un promontoire et la citadelle ; à droite, un corps de garde. Un violent orage gronde et agite les flots. Le soleil s'abaisse large, rouge et coupé de nuages noirs. Le peuple de Chypre est groupé sur le rivage avec les matelots*.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTANO et DEUX OFFICIERS.

MONTANO.

De la pointe du cap, que voyez-vous en mer ?

* Si les théâtres où l'on jouera ceci n'ont pas de décors assez parfaits pour exécuter de point en point cette description et montrer une mer furieuse, il sera mieux de faire cette coupure à la page suivante :

MONTANO.

Je crois

Que jamais vents du nord si fougueux et si froids
N'ont sur nous déchainé les orages du pôle.

SECOND OFFICIER.

Voyez, l'onde a brisé les trois chaînes du môle.

Mais je voudrais encore, et... je vous en supplie,
 Que cette affaire-là fût oubliée... Il faut
 Que le temps en découvre ou cache le défaut.
 Si, par exemple, on voit que Desdemona tienne
 A replacer Cassio, que sa voix le soutienne,
 Vous importune et prie, on pourra mieux juger.
 Alors, mon sentiment même pourra changer.
 Mais qu'elle ait jusque-là liberté tout entière.

OTHELLO.

Va, je sais ménager cette âme tendre et fière.
 Adieu.

YAGO.

Seigneur, enfin je prends congé de vous.

SCÈNE IV

OTHELLO, *seul*.

Examinons ceci maintenant. Calmons-nous.
 Cet homme est plein d'honneur et plein d'expérience,
 Cela donne un grand poids à tant de défiance.

Avec violence.

— Si je la trouve ingrate et rebelle à ma voix,
 Moi, je la chasserai seule dès cette fois,
 Comme l'oiseau léger qu'on voulait faire vivre,
 Et qu'en ouvrant la main à tous les vents on livre.

Avec mélancolie.

— Tout est possible, hélas ! il ne faut que me voir.

Il est bien loin de moi. — Levez-vous à présent,
Haine, vengeance, horreur d'un amour malfaisant ;
Dédain juste et profond, légitimes colères,
Venez gonfler mon cœur du poison des vipères !

YAGO.

Seigneur ! contenez-vous.

OTHELLO.

Du sang ! du sang ! du sang !

YAGO.

Parlez plus bas ; j'entends vos cris en frémissant ;
Calmez-vous, écoutez, patience, vous dis-je !
Votre cœur peut changer...

OTHELLO.

Non.., à moins d'un prodige...

A moins que de l'Euxin les courants remontés,
N'arrêtent tout à coup leurs flots précipités ;
Car c'est ainsi, vois-tu, qu'à la fois élancées
Roulent en se heurtant mes sanglantes pensées.
Dans ce débordement, pour eux point de recours ;
Rien ne peut ralentir l'inexorable cours
De la vengeance, Yago, vaste et profond abîme,
Où s'iront engloutir ma colère et leur crime.

Se jetant à genoux et levant la main au ciel.

Oui, je l'atteste encore, oui, j'en fais le serment
Par l'immuable éclat des feux du firmament.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, YAGO et CASSIO.

YAGO, *finissant à demi-voix une conversation.*

... Elle y réussira, oui, la chose est certaine...
La voici ! — C'est le jour des hasards fortunés.
N'hésitez pas ! Parlez, priez, importunez.

DESDEMONA.

Est-ce encor vous, Cassio ?... Quelle nouvelle affaire ?

CASSIO.

C'est la seule, madame, et la même prière
Qui me ramène ici. — Votre intercession
Peut aider mon unique et juste ambition
D'exister dans un rang honorable à l'armée
Et de toucher encor cette main bien-aimée
Du More glorieux dont la vie et l'honneur
Me sont toujours sacrés jusques au fond du cœur.
Oui, pour rentrer en grâce et pour me faire entendre,
Je voudrais, par vos soins, ne pas longtemps attendre,
Et, si j'ai ce malheur que mon délit soit tel,
Qu'il demeure à ses yeux un crime si mortel
Que rien ne soit assez pour en laver la trace,
Ni services passés, ni présente disgrâce,
Ni repentir sincère et sincère amitié,

Ni souvenirs guerriers dont il eut la moitié,
Ni résolution, pour l'avenir bien prise,
De conduite sévère ; et que rien ne suffise
Après cette publique et terrible leçon,
Pour racheter ma faute et payer ma rançon ;
Que je le sache au moins de sa bouche, madame,
Et, reprenant alors mon épée et ma rame,
Sur d'autres mers ou bien sur quelque autre chemin
Aux charités du sort j'irai tendre la main.

DESDEMONA.

Hélas ! mon cher Cassio, son cœur ni sa justice
N'écoutent aujourd'hui ma voix médiatrice.
Mon seigneur ne m'est plus Othello ; j'en gémis,
Mais un nuage passe entre vos deux amis.
Son humeur, son discours, sa voix, sa contenance
Tout est changé pour moi ; j'ai lassé sa clémence
Sans doute, et, pour vous seul le priant sans repos,
Je crois l'avoir blessé par mes libres propos ;
Car puissent les Esprits du Seigneur m'être en aide,
Comme il est vrai, Cassio, que toujours j'intercède,
Que je me suis, sans trêve, exposée au courroux
Dont les feux violents sont dirigés vers vous.
A quelques jours encor remettons votre cause,
Et pour vous je ferai plus que pour moi je n'ose ;
Cela doit vous suffire.

Cassio salue et se retire de quelques pas.

YAGO.

Eh quoi donc ! monseigneur
Est en colère ?

CASSIO.

Comment! ma belle,
Vous quittez la maison en plein jour?

BIANCA.

Infidèle,
Je vous cherchais.

CASSIO.

J'allais chez vous, mon cher amour,
Je vous le jure.

BIANCA.

Et moi, jusqu'au fond de la tour
Où vous êtes juché comme un oiseau farouche,
J'allais vous déloger. Quoi donc! rien ne vous touche?
Vous me laissez chez moi, seule et dans mes ennuis,
Compter dix fois les jours et onze fois les nuits.
L'absence d'un amant a de si longues heures,
Qu'on prend en déplaisir les plus belles demeures.

CASSIO.

Pardonnez-moi, Bianca; j'ai sur l'âme un fardeau
De lourds pressentiments, noirs comme le tombeau,
Qui, depuis quelques jours, m'importune et m'obsède;
Mais cette sombre humeur s'est enfuie et vous cède,
Et celui qui jamais à l'appel ne manqua
Ce soir dira chez vous: « Pardonne-moi, Bianca! »
Jusqu'à cet instant-là, ma gracieuse amie,
Prenez-donc le dessin de cette broderie;
Il me semble admirable et fait en Orient.

CASSIO, *se laisse prendre le bras.*

Eh bien, nous ferons quelques pas,
Mais je reviens ici.

BIANCA.

Venez donc, pauvre esclave !
Vous m'allez voir marcher très posée et très grave.

*Ils sortent en se donnant le bras. Cassio est un peu
embarrassé, mais lui parle bas en marchant.*



Le maître d'un enfant réprimande et protège,
Il adoucit sa voix, il caresse en grondant ;
Car, s'il veut le punir, il l'aime cependant.
Othello devait faire ainsi ; car, dans l'enfance,
On n'est pas plus que moi sans force et sans défense.

YAGO.

Qu'a-t-il fait ?

EMILIA.

Ce cœur pur, dont il était épris,
Il vient de l'accabler d'outrage et de mépris ;
Il oublie et son rang et celui de sa femme
Au point de la traiter de perfide et d'infâme.

YAGO.

Que Dieu nous soit en aide ! Et d'où vient sa fureur ?

DESDEMONA.

Dieu le sait !

EMILIA.

Plaise au Ciel que je sois dans l'erreur !
Mais, je le jurerais, c'est quelque traître encore
Qui par ambition vient d'abuser le More,
Quelque flatteur adroit qui s'attache à ses pas ;
Je consens à mourir si tout cela n'est pas.

YAGO.

Est-il homme pareil au monde ? Est-ce possible ?

DESDEMONA.

Que Dieu lui pardonne!

EMILIA.

Ah! moi, je suis moins sensible!
Pour un tel scélérat, j'aurais un cœur de fer,
Et le voudrais passant du gibet à l'enfer!

A Yago.

Si je le connaissais! C'est le même peut-être
Qui vous fit voir aussi dans l'amiral un traître,
Quand vous le soupçonniez de jeter l'œil sur moi.
— Que ne peut-on livrer aux verges de la loi
Ces scélérats obscurs qui vont troubler vos âmes
En jetant des soupçons sur l'honneur de vos femmes!
Qui voit-on chez madame, et qui lui fait la cour?
En quel lieu, dans quel temps s'est formé cet amour?

YAGO.

Ne vous emportez pas ainsi, femme imprudente!

DESDEMONA.

Cher Yago, le chagrin d'Othello m'épouvante.
Je crois perdre son cœur et ne sais pas comment;
Allez, et dites-lui que, dans aucun moment,
Son amour n'a cessé de suivre ma pensée;
Que même de ses torts je ne suis point blessée,
Que je l'aime et toujours l'aimai; que, malgré lui,
Sa femme était encor son esclave aujourd'hui;
Qu'il me verra sans cesse obéissante et douce,
Jusque dans le divorce où cet éclat nous pousse,

RODRIGO.

Je ne m'en doutais pas !

YAGO.

Il y paraissait peu, je l'avoue, et vos doutes
Prouvent un esprit fin. Mais, de toutes les routes,
La plus sûre parfois est la plus longue. Ami,
Je n'ai pas adopté votre cause à demi ;
Et, si dès cette nuit vous n'enlevez sa femme,
Tenez-moi pour un fourbe et qu'on m'arrache l'âme !

RODRIGO.

Quoi donc ! ai-je vraiment quelque lueur d'espoir ?

YAGO.

Des ordres sont venus de Venise, et ce soir
Cassio doit remplacer Othello.

RODRIGO.

Ma surprise
Est bien grande. Il va donc retourner à Venise ?

YAGO.

Bien plus loin : en Afrique ! A moins que son séjour
Ne soit, par un bon coup, prolongé plus d'un jour ;
A moins que votre main diligente et jalouse
N'y veille, il vous prendra sa belle et jeune épouse.
Écartons ce Cassio.

RODRIGO.

Mais comment l'écarter ?

OTHELLO, *avec une joie fanatique et insensée.*

Eh bien, elle a dit un mensonge
Dont le poids éternel dans les enfers la plonge !
C'est moi qui l'ai tuée.

EMILIA.

O Ciel ! tant de bonté
Double votre injustice et votre cruauté.

OTHELLO.

Elle tournait au mal ; c'était une adultère.

EMILIA.

Vous la calomniez !

OTHELLO.

Non ! Perfide et légère
Comme l'onde.

EMILIA.

Elle était un ange de candeur.

OTHELLO.

Une femme perdue.

EMILIA.

Un trésor de pudeur !

OTHELLO.

Ton mari me l'a dit.

